

chich., Ms., cap. 94. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 22. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 50. Gomara, *Crónica*, cap. 430.

Clavigero fixe cette date au jour de la Fête-Dieu, 30 mai. (Clavigero, *Storia del Messico*, t. 3, p. 496.) Mais les Espagnols quittèrent Tezcuco le 10 mai, d'après Cortés; et trois semaines n'avaient pu s'écouler entre leur départ et l'occupation de Cojohuacan. Clavigero aplanit, il est vrai, cette difficulté, en datant leur marche du 20 au lieu du 10 mai. Il préfère ainsi la chronologie d'Herrera à celle de Cortés. Mais, à coup sûr, le conquistador est la meilleure autorité.

CHAPITRE V.

DÉFAITE DE LA FLOTTILE INDIENNE.

— OCCUPATION DES CHAUSSÉES. — ASSAULTS TÊMÉRAIRES.

— INCENDIE DES PALAIS.

— COURAGE DES ASSIÉGÉS. — BARAQUES CONSTRUITES PAR LES TROUPES.

1521.

Cortés n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle que ses deux lieutenants s'étaient établis dans leurs positions respectives, qu'il ordonna à Sandoval de marcher sur Iztapalapan. Sandoval avait à traverser un pays presque partout ami; et à Chalco, son petit corps d'armée espagnol se grossit d'un nombre formidable de levées indiennes qui attendaient son approche. Ayant opéré sa jonction avec les alliés, il poursuivit sa marche sans rencontrer d'autre résistance jusqu'à son arrivée devant la ville ennemie, sous les murs de laquelle des forces considérables étaient rangées en bataille pour le recevoir. Après un combat où les indigènes maintinrent quelque temps leur terrain avec vigueur, ils furent forcés de céder et de chercher un refuge soit dans les eaux du lac, soit dans la partie de la ville construite sur l'eau. Le reste fut promptement occupé par les Espagnols.

Dans l'intervalle, Cortés avait mis à la voile avec sa flotte pour seconder l'attaque de son lieutenant. En longeant le bord méridional du lac, il passa sous l'ombre d'un pic isolé, nommé depuis le « Rocher du Marquis. » Il était occupé par un corps d'Indiens qui saluèrent la flotte d'une grêle de pierres et de flèches. Cortés résolut de punir leur audace et de débarasser le lac de cet incommode ennemi. Ayant débarqué dans ce but cent cinquante hommes de ses équipages, il se mit à leur tête, escalada le rocher, et, parvenu au sommet, passa

la garnison au fil de l'épée. Il s'y trouvait aussi un certain nombre de femmes et d'enfants qu'il épargna (1).

Au haut du rocher brûlait un fanal destiné à faire connaître aux habitants de la capitale l'instant où la flotte espagnole lèverait l'ancre. Avant que Cortés eût regagné son brigantin, les canots et les pirogues avaient quitté le port de Mexico et couvraient le lac sur une vaste étendue. Leur nombre était de plusieurs centaines, tous pleins de combattants, fendant de leurs rames la surface tranquille des eaux (2).

Cortés, qui, pour employer son langage, regardait sa flotte comme la clef de la guerre, sentait la nécessité de frapper un coup décisif dans cette première rencontre avec l'ennemi (3). Ce fut donc avec chagrin qu'il vit ses voiles impuissantes fautes de vent. Forcé lui fut d'attendre l'approche de la flottille indienne, dont les rames s'étaient arrêtées à portée de mousquet, comme si les Aztèques redoutaient la rencontre de ces géants des eaux. En ce moment, un léger vent de terre rida la surface du lac. Il ne tarda pas à fraîchir et à se changer en brise; Cortés, profitant de ce secours opportun, qu'il était bien excusable en pareille circonstance, de regarder comme une intervention du ciel, étendit sa ligne de bataille, et donna toutes voiles dehors sur l'ennemi (4).

Les canots indiens ne rencontrèrent pas plus tôt leurs for-

(1) « Ce fut une belle victoire, s'écrie le conquérant. » « É entrámoslos de tal manera, que ninguno de ellos se escapó, excepto las mugeres y niños; y en este combate me hirieron veinte y cinco Españoles, pero fué muy hermosa victoria. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 241.

(2) Environ cinq cents bateaux, d'après l'évaluation du général. (*Ibid.*, *loc. cit.*) Mais plus de quatre mille d'après Bernal Diaz. (*Hist. de la conquista*, cap. 130.) Ce dernier n'était pas présent à l'action.

(3) « Y como yo deseaba mucho que el primer reencuentro, que con ellos obiessemos, fuesse de mucha victoria; y se hiciesse da manera, que ellos cobrasen mucho temor de los bergantines, porque llave de toda la guerra estaba en ellos. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 243.

(4) « Plugo á Nuestro Señor, que estando nos mirando los unos á los otros, vino un viento de la tierra muy favorable para embestir con ellos. » *Rel. terc.*, *ubi sup.*

midables adversaires, qu'ils chavirèrent et sombrèrent à l'instant, ou furent tellement avariés par le choc, qu'ils firent eau de toute part et ne tardèrent pas à être submergés. Le lac était couvert de débris de canots et d'hommes qui se sauvaient à la nage ou imploraient en vain leurs compagnons pour être reçus dans les pirogues déjà surchargées. La flotte espagnole, labourant de ses projectiles cette multitude de petites embarcations, vomissait à droite et à gauche de terribles bordées qui achevaient la déroute et la confusion des Aztèques. Ils ne firent aucune tentative de résistance, lançant à peine une volée de flèches et s'efforçant de regagner le port. Mais ils pouvaient encore moins lutter de vitesse avec ces terribles adversaires, qui, portés sur les ailes du vent, sillonnaient le lac à leur gré, répandaient la mort autour d'eux, et faisaient retentir les rivages des tonnerres de l'artillerie. Une bien faible partie de la flottille indienne parvint à rentrer dans le port, en glissant sur les canaux, et trouvant un abri dans le sein de la ville, où les brigantins ne pouvaient la suivre à cause de leur plus grand tirant d'eau. Cette victoire, qui dépassait toutes les espérances de Cortés, rendit les Espagnols maîtres absolus de la méditerranée aztèque (5).

Il faisait presque nuit lorsque l'escadre, côtoyant la grande chaussée méridionale, jeta l'ancre au point de jonction nommé Xoloc, où l'embranchement de Cojohuacan rencontrait la principale digue. L'avenue s'élargissait en cet endroit, de manière à fournir l'espace suffisant pour la construction de deux tours ou temples crénelés, position d'une certaine force, en ce moment occupée par un corps d'Aztèques. Ce corps n'était pas nombreux, et Cortés, débarquant avec ses soldats, parvint sans difficulté à déloger l'ennemi.

Le premier dessein du général paraît avoir été de s'établir avec Olid à Cojohuacan. En ce cas, il changea alors d'avis,

(5) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, *loc. cit.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32.

et choisit le point dont nous venons de parler comme le meilleur campement. Il n'était situé qu'à une demi-lieue de la capitale, et commandant la grande avenue méridionale, il ouvrait aussi une communication directe avec la garnison de Cojohuacan : ce qui permettait à Cortés de tirer des subsides des pays environnants. Ayant fait transporter des brigantins sur la chaussée son artillerie de gros calibre, il ordonna à Olid de le rejoindre avec la moitié de ses forces, tandis que Sandoval abandonnerait ses cantonnements actuels pour se porter sur Cojohuacan, d'où il détacherait cinquante piquiers au quartier général de Cortés. Ces arrangements pris, le général s'occupa activement de fortifier Xoloc, qu'il mit dans la meilleure attitude de défense.

Pendant les cinq ou six jours suivants, les Espagnols furent très-incommodés par les Aztèques, qui s'efforçaient trop tard de les empêcher de prendre une position si rapprochée de la capitale, et dont, avec un peu plus de science de la guerre, ils auraient eu soin de s'emparer eux-mêmes. Contrairement à l'usage indien, les attaques avaient lieu de jour et de nuit. Le lac était couvert de canots qui se tenaient à une certaine distance par effroi des brigantins, mais s'approchaient suffisamment néanmoins, surtout à la faveur de l'obscurité, pour lancer dans le camp espagnol une nuée de dards si épaisse qu'elle cachait le sol et embarrassait les mouvements des soldats. D'autres canots longeaient le bord occidental de la chaussée, que ne pouvait protéger la flotte espagnole, et décochaient leurs flèches avec tant d'effet, que les Espagnols furent obligés de faire à la digue une brèche temporaire assez large pour livrer passage à deux de leurs plus petits navires, qui furent bientôt maîtres du bassin intérieur, comme le reste de la flotte l'était déjà du bassin extérieur. Les hardis Indiens n'en avancèrent pas moins sur la chaussée jusqu'à une portée de flèche, poussant des cris si affreux, qu'il semblait, pour employer les expressions de Cortés, « que le ciel et la terre allaient se confondre. » Mais leur témérité fut cruellement châtiée. Les batteries qui commandaient les approches du camp ouvrirent un feu terrible,

qui dispersa les assaillants et les refoula en tumulte dans leur propre camp (6).

Les deux principales avenues de Mexico, celles du midi et de l'ouest, étaient maintenant occupées par les Espagnols. Il en restait une troisième, la grande jetée de Tepejac, au nord, aboutissant à la principale rue qui traversait en ligne droite le cœur de la ville, et qui pouvait être regardée comme le prolongement de la jetée d'Iztapalapan. Cette route septentrionale laissait encore un moyen de fuite aux assiégés, et ils en profitèrent d'abord pour maintenir leur communication avec le pays et s'approvisionner de vivres. Alvarado, qui de sa position de Tacuba observait ce qui se passait, en avertit Cortés, et ce dernier ordonna à Sandoval de s'emparer de la position sur la chaussée. Cet officier, bien que souffrant encore de la grave blessure d'un coup de lance reçu dans les dernières escarmouches, se hâta d'obéir, et compléta le blocus de la capitale en fermant ainsi la seule communication qui lui restât avec le pays (7).

Mais Cortés ne crut pas devoir attendre les résultats d'un long blocus qui pouvait épuiser la patience de ses alliés et ses propres ressources. Il résolut de compléter la détresse des assiégés par de fréquents assauts, et de hâter ainsi la reddition de la place. Dans ce but, il ordonna aux deux commandants des autres stations d'attaquer simultanément les quartiers les plus voisins de leurs camps.

Au jour marqué, ses troupes furent sous les armes dès le point du jour. On célébra la messe, selon l'usage; et les alliés indiens, assistant avec la plus grave attention à cette im-

(6) « Y era tanta la multitud, dit Cortés, que por el agua, y por la tierra no viamos sino gente, y daban tantas gritas, y alaridos, que parecia que se hundia el mundo. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 245. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 23. Ixtlixochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 95. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32.

(7) *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 246-247. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 150. Herrera, *Hist. de las Indias*, dec. 3, lib. 1, cap. 17. *Defensa*, Ms., cap. 28.

posante cérémonie, ne pouvaient assez admirer le recueillement pieux des Espagnols, qu'ils considéraient presque dans leur simplicité comme autant de divinités (8). L'infanterie marcha en tête, conduite par Cortés, accompagné d'un certain nombre de cavaliers démontés comme lui. Ils n'étaient guère avancés sur la chaussée, lorsque leur marche fut arrêtée par une de ces brèches qu'on traversait autrefois sur des ponts. De l'autre côté, on avait élevé un solide rempart de pierre et de chaux, derrière lequel était posté un corps considérable d'Aztèques qui déchargea sur les Espagnols une épaisse volée de flèches. Ces derniers s'efforcèrent en vain de les déloger avec leurs armes à feu et leurs arbalètes. Les Indiens étaient trop bien abrités par leurs retranchements.

Cortés ordonna alors aux deux brigantins qui avaient suivi le mouvement des troupes des deux côtés de la chaussée pour coopérer avec l'armée, de prendre en enfilade la position occupée par les Indiens. Ainsi placés entre deux feux bien dirigés, ceux-ci furent bientôt forcés de reculer. Les soldats placés à bord des navires s'élançèrent alors à terre des deux côtés de la chaussée. Ils furent bientôt suivis par leurs compatriotes sous les ordres de Cortés qui, se jetant à la nage, traversèrent la brèche qui n'était plus défendue, et se mirent ainsi à la poursuite de l'ennemi. Toutefois les Mexicains se replièrent avec assez d'ordre jusqu'à une autre ouverture de la digue, dont le pont avait été également détruit, et qui était protégée, comme la première, par un solide rempart de pierre. Les Aztèques traversant l'ouverture à la nage, et renforcés par de nouvelles troupes, s'y abritèrent de nouveau.

Ils y tinrent même bon jusqu'à ce qu'ils en fussent délogés

(8) « Así como fué de día se dixo vna misa de Espiritu Santo que todos los christianos oyeron con mucha devocion; é aun los Indios, como simples é no entendientes de tan alto misterio, con admiracion estaban atentos notando el silencio de los católicos y el acatamiento que al altar, y al sacerdote los cristianos toviéron hasta recevir la benedicion. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21.

par la canonnade des brigantins. Cortés enleva ainsi toutes les brèches, et à chaque nouveau triomphe, le cri de joie des équipages répété par les Espagnols et leurs alliés sur la chaussée faisait retentir au loin les échos.

Cortés était maintenant parvenu à l'extrémité de la grande avenue, à l'entrée des faubourgs. Il y fit halte pour attendre son arrière-garde. Il fallait d'ailleurs combler les brèches et rendre la digue praticable pour l'artillerie et la cavalerie, précaution qui assurait aussi la retraite de l'armée. Cet important travail fut confié aux alliés, qui l'exécutèrent en démolissant les remparts élevés par les Aztèques. Lorsque les décombres ne suffisaient pas à remplir les gouffres que formait l'eau profonde autour de la chaussée du sud, ils détachaient de grosses pierres et des déblais de la jetée même, qui était assez large pour n'en pas souffrir, et ils finissaient ainsi par élever une pile au-dessus du niveau du lac.

La rue où les Espagnols venaient d'entrer était la grande avenue qui partageait la ville du nord au midi, et qu'ils avaient suivie lors de leur première visite à la capitale. Elle était large et parfaitement droite; on pouvait voir dans la distance des masses de guerriers se rassembler pour secourir leurs compatriotes qui se préparaient à disputer le passage aux Espagnols. Les deux côtés de la rue étaient bordés de bâtiments dont les toits en terrasses étaient aussi couverts de combattants qui, lorsque l'armée avança, cherchèrent à l'accabler sous une grêle de projectiles, impuissante sans doute contre les cottes de maille, mais qui pénétraient trop souvent l'*escapil* moins résistant du soldat (9). Cortés, pour se débarrasser de cet inconvénient, ordonna à ses pionniers indiens de démolir les principaux édifices sur leur passage. Dans cette œuvre de démolition comme pour la réparation des brèches, ses alliés lui rendirent les plus grands services.

Les Espagnols continuaient d'avancer résolument, mais

(9) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32. Ixtlixo-III.

avec lenteur, poussant devant eux les Indiens, qui se repliaient devant le feu roulant de la mousqueterie, mais se retournaient de temps en temps pour décharger leurs javalots et leurs flèches. Les soldats de Cortés suivaient ainsi la grande rue, lorsque leur marche fut interrompue par un large fossé ou un canal, autrefois traversé par un pont dont il ne restait plus que quelques planches. Ces planches furent brisées par les Indiens dès qu'ils eurent passé, et une forêt de lances étincela soudain au sommet d'un solide rempart de pierres qui protégeait le bord opposé du canal. Cortés n'était plus soutenu par ses brigantins, que le peu de profondeur des canaux empêchait de pénétrer dans les faubourgs. Ses arquebusiers, protégés par les boucliers de leurs camarades, ouvrirent un feu bien nourri; mais les balles s'amortissaient sur les remparts de pierre, tandis que les assaillants offraient un but trop facile aux flèches indiennes.

Cortés fit alors pointer ses pièces de campagne, et commença une vive canonnade, qui ouvrit bientôt dans le rempart une brèche aux décharges des arquebusiers et des arbalétriers. Les Indiens se retirèrent en désordre, après avoir tenu les Espagnols en échec pendant deux heures (10). Ces der-

chitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 93. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 23. *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 247-248.

(10) *Rel. terc.*, ubi sup. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 93.

Ici s'arrête le récit du chroniqueur tezcucan, cité en dernier lieu, et qui nous a servi de guide depuis le commencement de cette histoire. Il est impossible de savoir si les dernières pages du manuscrit ont été perdues ou si la mort a empêché l'auteur de conclure sa narration. Mais cette lacune est remplie, dans un autre de ses écrits, par une rapide esquisse des principaux événements du siège. Il possédait sans aucun doute des sources d'informations toutes particulières, la connaissance des langues indiennes et des peintures hiéroglyphiques, ainsi que les témoignages recueillis de la bouche même des acteurs des scènes qu'il décrit. Tous ces avantages sont trop souvent contrebalancés par son étrange incapacité lorsqu'il s'agit de discerner, je ne dirai pas la vérité historique du mensonge — car où est la vérité dans tout cela? — mais le probable ou plutôt le possible de l'impossible. Appartenant à la génération des premiers convertis à la foi romaine, il vécut

niers s'élançant dans l'eau du fossé, escaladèrent le bord opposé sans résistance et poursuivirent l'ennemi à travers la rue, jusqu'à la place où la pyramide sacrée dominait de sa masse colossale tous les autres édifices de la ville.

Ce lieu n'était que trop familier aux Espagnols. D'un côté s'élevait le palais d'Axayacatl, leurs anciens quartiers, la scène de tant de souffrances pour un grand nombre d'entre eux. En face, c'était le pâté de bâtiments bas et irréguliers, autrefois résidence de l'infortuné Montézuma; tandis que le troisième côté de la place était flanqué par le Coatepantli ou Mur des Serpents, qui renfermait dans son enceinte le grand *téocalli* avec sa petite ville d'édifices sacrés. Les Espagnols firent halte à l'entrée de la place, comme oppressés et pour un instant accablés par les amers souvenirs que leur rappelaient ces lieux. Mais leur intrépide chef, impatient de leur hésitation, leur cria d'avancer avant que les Aztèques eussent le temps de se rallier, et saisissant son bouclier d'une main, brandissant de l'autre son épée au-dessus de sa tête, il poussa son cri de guerre « St. Yago, » et fondit de nouveau sur les assiégés (11).

Les Mexicains, intimidés par la présence de cet ennemi infatigable, qui, en dépit de tous leurs efforts, avait de nouveau pénétré au cœur de leur ville, n'essayèrent pas de résister plus longtemps, mais firent retraite ou plutôt s'enfuirent dans l'enceinte sacrée du *téocalli*, où les bâtiments dispersés sur un vaste terrain offraient des points nombreux de défense. Quelques prêtres, couverts de leurs vêtements hideux et teints de sang, apparaissaient sur les terrasses qui serpentaient autour des flancs de la pyramide, chantant des hymnes en l'hon-

dans une sorte de crépuscule de la civilisation où tout prend aisément des formes miraculeuses.

(11) « I con todo eso no se determinaban los cristianos de entrar en la plaza; por lo qual diciendo Hernando Cortés, que no era tiempo de mostrar cansancio, ni cobardía, con vna rodela en la mano, apellidando Santiago, arremetió el primero. » Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 18.

neur de leur dieu et encourageant les guerriers à combattre pour ses autels (12).

Les Espagnols se précipitèrent à travers les portes dans l'enceinte du téocalli, tandis qu'un petit nombre de soldats, gravissant rapidement les escaliers de la pyramide, parvenaient sur son sommet. Il n'y restait aucune trace de la croix, aucun symbole de la foi plus pure auquel il avait été un moment consacré. Une nouvelle effigie du dieu de la guerre aztèque avait remplacé celle que les chrétiens avaient démolie, et cette figure fantastique et hideuse se dressait dans la même niche. Les Espagnols eurent bientôt enlevé le masque d'or de l'idole et les riches bijoux dont elle était couverte. Précipitant les prêtres qui essayaient de lutter contre eux du haut des flancs de la pyramide, ils rejoignirent leurs camarades. Il était temps (13).

Les Aztèques, furieux du sacrilège accompli sous leurs yeux, puisèrent un nouveau courage dans le fanatisme. Pousant un cri d'horreur et de vengeance, ils fondirent sur les Espagnols avec une espèce d'ordre et par une commune impulsion. Ces derniers, qui avaient fait halte près des portes, bien que surpris par la soudaineté et la furie de cette attaque, essayèrent bravement de maintenir leur position. Le choc des Indiens les refoula sur la place, où ils furent attaqués par d'autres corps indigènes que semblaient vomir les rues voisines. Les Espagnols, rompus et perdant leur présence d'esprit, ne firent aucun effort pour se rallier, mais traversant la place et abandonnant leurs canons à l'ennemi, ils re-

(12) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32.

(13) Ixtlilxochitl, dans sa treizième relation, qui contient entre autres choses une courte notice sur la prise de Mexico, et dont l'industriel Bustamante a donné une édition au monde savant, attribue l'honneur de cet exploit à Cortés lui-même. « En la capilla mayor donde estaba Huitzilopoxetli, que llegaron Cortés e Ixtlilxuchitl á un tiempo, y ambos embistiéron con el idolo. Cortés cogió la máscara de oro que tenía puesta este idolo con ciertas piedras preciosas que estaban engastadas en ella. » *Venida de los Españoles*, p. 29.

descendirent en tumulte la grande rue d'Iztapalapan. Ils s'y trouvèrent bientôt mêlés à la masse de leurs alliés qui obstruaient le chemin et qui furent saisis de la même panique. La confusion était à son comble. Les fugitifs, aveuglés par les traits qui pleuvaient du haut des *azoteas*, pouvaient à peine distinguer leurs amis de leurs ennemis. En vain, Cortés essaya d'arrêter le torrent et de rétablir l'ordre. Sa voix fut noyée dans les sauvages clameurs de la foule qui l'entraînait malgré lui.

Tout semblait perdu, quand on entendit soudain dans une rue voisine un son semblable à celui du galop des chevaux sur le pavé. Le bruit approchait de plus en plus, et bientôt un corps de cavalerie déboucha sur la grande place. Ce n'était qu'une poignée d'hommes, mais ils plongèrent hardiment dans les rangs les plus épais de l'ennemi. On sait la terreur superstitieuse qu'inspiraient aux Indiens les chevaux et leurs cavaliers. Le long séjour de la cavalerie dans la capitale avait pu familiariser les indigènes avec ce spectacle; mais depuis longtemps ils n'avaient plus vu de cavaliers, et leurs anciennes terreurs se réveillèrent. Attaqués en flanc, ils furent frappés à leur tour d'une panique soudaine et jetés dans la confusion. Le désordre s'étendit bientôt aux premiers rangs; Cortés, profitant de cet avantage, fit volte-face avec la rapidité de la foudre, et, soutenu cette fois par les siens, parvint à repousser l'ennemi dans l'enceinte sacrée.

L'heure de vêpres était venue; la nuit ne pouvait tarder. Cortés n'essaya pas de poursuivre ses avantages. Il ordonna aux trompettes de sonner la retraite et se retira en bon ordre, emmenant cette fois l'artillerie, qu'il avait dû un instant abandonner sur la place. Les alliés évacuèrent les premiers la ville, suivis par l'infanterie espagnole, tandis que la cavalerie protégeait l'arrière-garde, l'ordre de la marche se trouvant ainsi renversé. Les Aztèques inquiétèrent la retraite, malgré de fréquentes charges de cavalerie, lançant à distance leurs traits impuissants, et remplissant l'air de cris et de hurlements, comme un troupeau de loups affamés qui verrait sa proie lui